*LA FEMME
AUX CINQ
ÉLÉPHANTS*

de VADIM JENDREYKO
(2009)

TRADUIRE

de NURITH AVIV
(2010)

FENÊTRES SUR LA TRADUCTION

SOPHIE EHRSAM

Comment transposer à l'écran le travail du traducteur, son rapport aux langues ? *Traduire*, le nouveau film de Nurith Aviv (le troisième qu'elle a réalisé autour de la langue hébraïque), se propose de répondre à cette question sous la forme d'un documentaire.

Le spectateur découvre dix traducteurs de l'hébreu et leur approche de la traduction. Tous sont filmés sur leur lieu de travail, de la même façon. Leur silhouette apparaît progressivement à mesure que le jour entre dans la pièce, métaphore possible du travail de traduction qui met en lumière ce qui, pour d'autres, est obscur. D'aucuns y verraient peut-être des échos bibliques (« Il y eut un soir, il y eut un matin. », Genèse). Toutefois, la langue hébraïque est ici présentée sous ses différentes facettes, et non uniquement comme une langue sacrée ; des textes sont montrés à l'écran et lus à haute voix, poèmes antiques, mais aussi textes contemporains.

Le film commence avec l'image d'une île et la narration d'une légende : celle de la Septante. Le roi Ptolémée aurait demandé à soixante-douze traducteurs de traduire la Bible de l'hébreu en grec ; tous se seraient mis au travail, isolément, sur l'île de Pharos, et leur travail, inspiré par Dieu, se serait révélé identique. La traduction serait-elle donc un miracle ? La narratrice (ici, la réalisatrice) rappelle que l'achèvement de la traduction de la Bible en grec a parfois été perçue comme un jour funeste et que, d'une façon plus générale, une traduction peut accompagner le texte original mais non le remplacer.

L'île qui paraît à l'écran fait en réalité partie de l'horizon du premier traducteur, français, qui vit à Brest. Sandrick Le Maguer s'est intéressé à l'hébreu en découvrant le Midrash, dont il a pensé que l'étude pourrait enrichir l'analyse des textes sacrés qui sont devenus pour les chrétiens l'Évangile. Mais ce n'est pas tant l'aspect religieux de ces commentaires qui l'a interpellé que leur fonctionnement, qui fait fi de la chronologie, voire de la logique, et utilise à plein les

ressources polysémiques de la langue hébraïque et les jeux de mots qui en découlent.

Chaque traducteur expose ainsi en une dizaine de minutes son travail, sa découverte de l'hébreu, la façon dont la traduction le fait réfléchir sur sa propre langue. On découvre avec Angel Sáez-Badillos l'importance des « arrière-plans » de l'hébreu : les poètes andalous du Moyen Âge ont été influencés par la culture arabe, au point d'utiliser des mots hébreux non pas dans leur sens biblique, mais dans une acception venue de l'arabe, à cette époque langue véhiculaire, entre autres, de la philosophie grecque. Le yiddish a lui aussi, plus tard, influencé et enrichi l'hébreu et contribué à le désacraliser. Yehuda Amichai, un poète du vingtième siècle (traduit par Manuel Forcano), a participé à l'évolution de l'hébreu en utilisant le vers libre, en mêlant éléments de langue parlée et phrases liturgiques détournées de leur sens originel. Comme le dit Chana Bloch, l'hébreu est une langue à strates, véritable feuilleté (« multi-layered ») dont la richesse décuple parfois les difficultés du traducteur. L'interpénétration entre les langues et les cultures se poursuit encore de nos jours ; selon Ala Hlehel, l'arabe littéraire contemporain souffre de son éloignement avec la langue parlée, mais son travail de traducteur de l'hébreu influence son écriture en arabe jusqu'à lui faire envisager d'écrire un roman en langue parlée.

Pour autant, l'hébreu ne livre pas facilement ses ressources. Anna Linda Callow parle de la difficulté de rendre compte de l'hébreu ; il lui faut parfois malmener l'italien pour rester au plus proche de l'original, voire inclure des mots hébreux dans la langue de traduction, tant les références au sein du texte original sont multiples et subtiles. Sivan Beskin et Rosie Pinhas-Delpuech évoquent le contraste, en particulier phonétique, entre l'hébreu et leur langue de travail (respectivement le russe et le français), qui fait à la fois la difficulté et la richesse de la traduction. Ala Hlehel abonde en ce sens en décrivant le nécessaire allègement, bien connu des traducteurs, qu'il lui faut opérer sur la langue arabe classique, lourde de traditions et de contraintes syntaxiques, pour rendre quelque chose de l'hébreu « ascétique » de l'original. Non sans humour, il décrit les violences presque meurtrières qu'il doit faire subir à la langue arabe, celle du Coran, de ses ancêtres, pour restituer les beautés d'une langue qui est pourtant aussi pour lui, Arabe vivant en Israël, celle de l'occupant.

On navigue dans ce film entre dix langues ; outre l'hébreu des intermèdes lus qui ponctuent les interventions des traducteurs, on entend du français, de l'espagnol, du yiddish, de l'italien, du russe, du

catalan, de l'anglais, de l'allemand et de l'arabe. La diversité de ces langues (délice pour l'oreille) ne fait que renforcer l'impression d'unité qui se dégage des propos des traducteurs, car chacun à sa manière, ils disent des choses qui vont dans le même sens, comme dans ce passage du Midrash lu dans le film qui évoque l'interprétation des rêves : un rêveur consulte plusieurs spécialistes, qui ont chacun leur interprétation de son rêve – au final, toutes sont vraies.

La plupart des traducteurs semblent à la fois épouser intimement la langue dans laquelle ils traduisent et faire confluencer en eux différentes influences, qui ne sont pas toujours uniquement celles de la langue-source et de la langue-cible ; Angel Sáez-Badillos, espagnol, travaille à Boston, Yitshok Niborski (traducteur en yiddish) en banlieue parisienne, Sivan Beskin (Lituanienne traduisant en russe) à Tel-Aviv. Ce qui n'est pas tout à fait sans poser quelques problèmes : Anne Birkenhauer, traductrice allemande vivant à Jérusalem (ce qui, elle le souligne, est commode pour entrer en relation avec les auteurs qu'elle traduit et percevoir la réalité de leur quotidien), explique qu'elle est retournée vivre un mois en Allemagne pour se familiariser avec l'allemand parlé par les jeunes issus de l'immigration, de façon à rendre le ton de l'original. Elle décrit avec beaucoup de justesse cette espèce d'envol du traducteur, le moment où il cesse de traduire pour écrire directement dans sa langue ce qu'il lit dans une autre, où « la membrane disparaît ».

Et l'image dans tout cela ? Que nous donne à voir un film qui aborde un sujet *a priori* si peu visuel ? Le parti pris est de montrer les traducteurs (avec leur regard, leur sourire, leurs gestes), leur lieu de travail et ce qu'ils voient de leur fenêtre ; que voient-ils donc ? Le ciel, parfois la mer, des palmiers, généralement des bâtiments, des antennes, des câbles... Certains semblent fondus dans une métropole hérissée d'immeubles, d'autres un peu plus cachés, dans un quartier de belles demeures calmes, parfois avec jardin. La récurrence des vues par la fenêtre fait écho à l'un des textes hébreux qui est lu : « Que voit Dieu par la fenêtre ? » Dieu visite-t-il les traducteurs, comme dans la légende de la Septante ? Les traducteurs ne sont-ils pas, comme les écrivains, des démiurges, des créateurs d'univers ? Et surtout, comme le dit Nurith Aviv elle-même, le livre n'est-il pas en lui-même une fenêtre sur le monde ?

Ces vues qui pourraient sembler banales révèlent néanmoins quelque chose de la personnalité de chaque traducteur. Ainsi ces images de figues mûries au soleil de Californie fournissent-elles un

délicieux contrepoint aux propos de Chana Bloch sur la « saveur » de l'original, qu'il ne faut pas « diluer ».

En effet, quelle que soit la nature du texte, poésie, théâtre, exégèse, les traducteurs ont une perception très sensorielle et passionnée de leur travail ; Anna Linda Callow parle du « noyau dur » de la langue hébraïque et de son « amour dangereux » pour celle-ci, Rosie Pinhas-Delpuech a des paroles admirables sur le contraste entre l'hébreu « nomade et rocailleux » et le français « sédentaire et chatoyant », et jusque dans ses expressions et ses gestes, on perçoit ces deux pôles et la tension entre eux. Dans ce film, « on vit toujours en poésie », pour reprendre les termes de Manuel Forcano – poète lui-même, qui s'abreuve à la source des poètes qu'il traduit lorsque sa propre inspiration se tarit –, parce que les images et les paroles se complètent, parce que l'on s'adresse à notre intellect autant qu'à nos émotions et sensations, parce que les échos, les passerelles et les interprétations sont multiples et fascinants.

Le film se termine sur une mosaïque de fenêtres, toutes celles que l'on a vues jusque-là, et de citations, elles aussi entendues à divers moments du documentaire ; la toute dernière est « J'ai fait un rêve ». Et après cette plongée dans l'univers des traducteurs, on est effectivement tout étonné d'en sortir, de sentir que toutes ces splendeurs entraperçues, ces pensées qui se répondent et se fécondent entre elles, sont déjà en train de perdre de leur netteté, comme ces rêves dont les détails nous fuient trop vite au réveil. Rosie Pinhas-Delpuech, évoquant ses premiers contacts avec la langue hébraïque, dit qu'elle lui était à la fois étrangère et familière, « comme dans un rêve ». Étant traductrice mais ne connaissant pas l'hébreu, j'ai eu une sensation similaire : j'étais dans mon élément bien qu'on me parle d'une inconnue. Pour autant, il n'est pas besoin de connaître l'hébreu ni d'être traducteur pour apprécier ce film.

Traduire, c'est peut-être de l'ordre du miracle ou du rêve, mais c'est surtout des hommes et des femmes (remarquons que la parité est ici scrupuleusement respectée) qui œuvrent pour la vie des langues et le dialogue entre les cultures. Chacun à sa manière, tous les traducteurs du film le disent, quel que soit leur rapport avec la langue et la culture hébraïques. L'hébreu se nourrit des autres langues au fil de son histoire ; il en enrichit également d'autres, et cette interpénétration existe également dans la pensée elle-même – le très catholique Catalan Manuel Forcano ne s'est-il pas, de son propre aveu, laïcisé au contact d'un poète juif israélien ? Les poèmes

de la Lituanienne Lea Goldberg (évoqués par Sivan Beskin) ne résonnent-ils pas dans le cœur des Israéliens comme si cette « terre aux sept jours de printemps par an » était la leur ?

Traduire, c'est le va-et-vient – certains, comme le préconise Yitshok Niborski, poussent la logique jusqu'au bout et traduisent dans les deux sens. C'est trouver chez d'autres quelque chose pour soi, mais ne pas s'en tenir là. On s'isole (songeons à Pharos), mais de cet isolement jaillit le partage, on se retranche (dans l'ombre ou derrière la croisée) pour mieux se redéployer et ouvrir des perspectives à autrui. Et nous, au sortir de la salle obscure qui nous a un temps exilés hors du monde, n'avons-nous pas envie, besoin même, de faire partager ce que le film nous a apporté ?